

la somme et le reste

Études lefebvriennes - Réseau mondial

Sommaire

ACTUALITÉS - PUBLICATIONS

- Robert Maggiori : Lefebvre, l'éternel retour 1

COLLOQUES (St-Denis - Paris VIII - juin 2001)

- Amélia Luisa Damiani, Odette Carvalho de Lima Seabra : Une pensée métaphilosophique sur la révolution urbaine. 3

- Ana Fani Alessandri Carlos : Les défis à la construction de la problématique urbaine. 6

- Jorge Hajime Oseki : L'unique et l'homogène dans la production de l'espace. 12

- Jean-Pierre Lefebvre : Sur « L'unique et l'homogène dans la production de l'espace ». 15

- E. V. Kosminsky, M.M. de Andrade : L'État - et les classes sociales. 20

TEXTES

- Henri Lefebvre : Quand la ville se perd dans la métamorphose planétaire. 21

BRÉSIL : L'ÉCOLE LEFEBVRIENNE (suite)

Comme le numéro précédent (No 2), ce No 3 de *La somme et le reste* est aussi consacré à l'école lefebvrienne au Brésil. Thème central de cette livraison : l'urbain et la production de l'espace. Les contributions des auteurs brésiliens, et la réaction d'un urbaniste français : Jean-Pierre Lefebvre, sont complétés par un article, de 1989, d'Henri Lefebvre.

Mais il n'y a pas qu'au Brésil qu'une activité lefebvrienne se manifeste. Elle existe aussi, par exemple, en Grande Bretagne. Il faut, par exemple, signaler la publication récente, en 2003, à Londres et à New-York, du *Henri Lefebvre : key writings*, par les éditions Continuum. L'ouvrage propose un choix de textes illustrants l'œuvre d'Henri Lefebvre où tous les domaines de sa pensée sont abordés.

Terminons par une annonce : la publication de numéros spéciaux de *La somme et le reste*, numéros inclus sans supplément dans l'abonnement. Ils sont consacrés à des approches théoriques de l'actualité. Le No A.1 traite d'un sujet brûlant : *Henri Lefebvre : classes sociales et formes de luttes nouvelles*, le suivant - A.2 - engage le débat sur ce sujet avec, notamment, un texte de l'économiste Jean Magniadas. Ces numéros sont bien sûr consultables et téléchargeables sur le site de la revue.

Revue éditée par l'Association
La Somme et le Reste.
Avec la participation d'Espaces Marx
Diffusée par courrier électronique

64, Bd Auguste Blanqui
750 13 Paris

Tél. : 01 60 02 16 38

E mail : Pensee lefebvre@aol.com

Site Internet :

www.Espaces-Marx.eu.org/SomReste

Abonnement : versement unique de
20,00 Euros. Chèque à l'ordre de :
« Association la somme et le reste »

Président de l' « Association la somme et le reste » : Armand Ajzenberg

Rédacteurs(trices) - correspondants(antes) :

Ajzenberg Armand (F), Andrade Margarita Maria de (Brésil), Anselin Alain (Martinique), Beaurain Nicole (F), Bihl Alain (F), Carlos Ana Fani Alessandri (Brésil), Damiani Amélia Luisa (Brésil), Devisme Laurent (F), Gromark Sten (Suède), Guigou Jacques (F), Hess Rémi (F), Joly Robert (F), Kofman Éléonore (Royaume Uni), Labica Georges (F), Lantz Pierre (F), Lenaerts Johny (Belgique), Lufti Eulina Pacheco (Brésil), Martins José de Souza (Brésil), Montferran Jean-Paul (F), Müller-Schöll Ulrich (Allemagne), Öhlund Jacques (Suède), Oseki J.H. (Brésil), Querrien Anne (F), Rafadjou Makan (F), Sangla Sylvain (F), Seabra Odette Carvalho de Lima (Brésil), Spire Arnaud (F), Sposito Marilia Pontes (Brésil), Tosel André (F).

ACTUALITÉS – PUBLICATIONS

Article de Robert Maggiori paru dans le journal *Libération* le jeudi 15 janvier 2004 à propos de la réédition aux Éditions Syllepse du *Nietzsche* d'Henri Lefebvre, préface de Michel Trebitsch (208 pp., 22 Euros). Cet article est reproduit ici avec l'aimable autorisation du journal *Libération*.

Robert MAGGIORI

Lefebvre l'éternel retour

Personne n'aurait aujourd'hui l'idée de parler de Carlos Marx ou de Ludwig Wittgenstein, mais à une époque, il était loisible de dire Renato Cartesio ou Benoît Spinoza. Quand un ouvrage sur l'un de ces philosophes date un peu, on le voit à ce détail. C'est le cas de celui d'Henri Lefebvre, sur « *la destinée spirituelle de Frédéric Nietzsche* ». Mais, plutôt que par péremption en gêner la teneur, être daté lui donne tout son intérêt - comme à une bouteille de vin. Ce vieux *Nietzsche* est en effet un livre neuf, qu'hors quelques proches, nul n'a pu lire. Achievé d'imprimer le 18 mai 1939, il n'a guère eu le temps de vivre : dès l'automne, sa diffusion est bloquée par les mesures prises à l'encontre du Parti communiste, et, début 1940, quand le gouvernement Daladier s'attaque aux maisons d'édition du PC, il est saisi et mis au pilon. Il n'a jamais, depuis, été réédité. S'il est néanmoins cité par les historiens des idées qui s'intéressent à la «réception» de Nietzsche en France, c'est qu'il est paru justement à l'heure où le philosophe allemand faisait l'objet des plus âpres luttes d'appropriation, philosophique et surtout politique. *Nietzsche* est donc comme une carte postale qui, parvenue avec plus d'un demi-siècle de retard, d'un côté révoquerait la figure quelque peu estompée d'Henri Lefebvre, et, de l'autre, illustrerait ce moment, autour du Front populaire, où une part de la pensée marxiste française - en consonance avec certains courants allemands, marxistes ou non, représentés par des intellectuels exilés, par Karl Jaspers ou Karl Löwith - tente «d'arracher Nietzsche au fascisme».

Dès la publication en 1936 de *la Conscience mystifiée* (avec Norbert Guterman) et, surtout, de *la Critique de la vie quotidienne* en 1947 (1), Henri Lefebvre a été l'un des philosophes et sociologues les plus connus en

France (sait-on qu'on lui doit le terme de «*société de consommation*» ?). Généralement, on en fait le «père putatif» de Mai 68, par son projet de «changer la vie», l'idée de la révolution comme fête et de l'insurrection esthétique contre le quotidien. Mais Lefebvre, «*de façon nietzschéenne*», se voyait lui-même comme un «*chaos subjectif*», «*bien plus et bien pire qu'un enchevêtrement de flux*». Né en 1901 à Hagetmau (Landes), fils d'une «bigote» et d'un «libertin», élève de Maurice Blondel, membre du PCF dès 1928, révoqué par Vichy en mars 1941, capitaine FFI à Toulouse, très tôt attaqué pour son idéalisme hégélien, accusé de «révisionnisme», expulsé de *la Nouvelle Critique* en 1957, «suspendu» par le Parti en 1958, proche des surréalistes, décisif dans l'élaboration des manifestes situationnistes (c'est lui qui fait connaître Raoul Vaneigem à Guy Debord et Michèle Bernstein), longtemps professeur de collègue (Montargis) avant d'entrer au CNRS puis d'enseigner la sociologie aux universités de Strasbourg et de Nanterre (où il a pour assistants Jean Baudrillard, Henri Raymond et René Lourau), altermondialiste avant l'heure, il eût pu être prêtre, homme de théâtre (*le Maître et la servante* a été joué aux Mathurins), poète, paysan, peut-être peintre, urbaniste ou architecte. Il aura été un hérétique, un homme des frontières, ou un explorateur qui, une fois ouverts de nouveaux chemins, laisse passer tous ceux qui suivent.

La réflexion marxiste, il l'a approfondie en repensant le noeud Marx-Hegel - qu'Althusser s'escrimera à délier - et en mettant l'accent sur les concepts de conscience, mystification, aliénation. Il quittera toute orthodoxie, à laquelle il était rebelle, lorsqu'il élaborera la critique de la *quotidienneté*, dont il voulait qu'elle pût s'affranchir du rôle qu'elle a sous le capitalisme, qui est de reproduire les caractères imposés à la vie collective par la classe dominante, de constituer une sorte de dépôt chimique où se sédimentent les conventions, les mensonges et les trafics idéologiques du pouvoir, et, ainsi, d'empêcher que l'imagination, la créativité, la liberté trouvent des voies d'expression autonomes. Quant à la définition de la modernité - on laisse de côté ses autres travaux, sur la sociologie rurale, la ville, la mondialité, etc. -, Lefebvre la bâtit en «mixant», si on peut dire, des pensées qui semblent «incompatibles» :



celles de Hegel (Etat), de Marx (société) et de Nietzsche (civilisation). *Hegel, Marx, Nietzsche ou le royaume des ombres* paraît en 1975. L'interprétation lefebvrienne de Nietzsche apparaît de la façon la plus claire dans cet ouvrage-là, comme elle était apparue dans *la Fin de l'histoire* (1971) ou apparaîtra dans *la Présence et l'absence* (1980). Mais sa passion pour l'auteur du *Zarathoustra* est bien antérieure, et date de l'époque où, jeune philosophe, il suivait les cours de Blondel à Aix-en-Provence et, une fois à Paris, participait, avec les autres membres du groupe Philosophies (Pierre Morhange, Norbert Guterman, Georges Politzer...), aux expériences avant-gardistes des années 1920.

Son *Nietzsche* de 1939 n'est donc pas une improvisation. Mais il introduit à une «dialectique tragique», à un nietzschéisme s'intégrant «naturellement dans la conception marxiste de l'homme», à un Nietzsche qu'aujourd'hui, après le travail d'édition critique de Giorgio Colli et Mazzino Montinari, après les lectures de Nietzsche effectuées par Jaspers, Heidegger, Cacciari, Foucault, Vattimo, Lyotard, Derrida, et évidemment Deleuze, on ne reconnaît presque plus. Aussi, indépendamment de l'opération politique décisive qu'il traduit - consistant à montrer tout ce qui chez Nietzsche ne pouvait pas être récupéré par la pensée d'extrême droite ou «l'idéologie hitlérienne» -, le livre dit-il davantage de Lefebvre lui-même, qui, à l'époque, plaçant les premières balises de son cheminement, entre Nietzsche et Marx, saint Augustin et Pascal, savait peut-être qu'il chercherait toujours à concilier «le conçu et le vécu». Il est un mot de Nietzsche, «quelque chose d'infiniment salubre», qu'il continuera à entendre toute sa vie : «Refusez les consolations !»

(1) Les éditions Syllepse, depuis 1999, rééditent tout Lefebvre. Sont disponibles : la Conscience mystifiée, Métaphilosophie, Éléments de rythmanalyse, Du contrat de citoyenneté, Mai 68, l'irruption... Parmi les autres livres de Lefebvre, on citera : le Marxisme (Que sais-je ?), Introduction à la modernité (Minuit, 1962), Marx (PUF, 1964), Sociologie de Marx (PUF, 1966), le Langage et la société (Gallimard, 1966), le Droit à la ville (Anthropos, 1968), l'Irruption de Nanterre au sommet (Anthropos, 1968), Du rural à l'urbain (Anthropos, 1969), Manifeste différentialiste (Gallimard,

1970), la Somme et le reste (Bélibaste, 1970), la Fin de l'histoire (Minuit, 1970), Hegel, Marx, Nietzsche (Castermann, 1975), le Temps des méprises (Stock, 1975), De l'Etat (4 vol., 10/18, 1975-78), Une pensée devenue monde (Fayard, 1980), Qu'est-ce que penser ? (Publisud, 1985)...

HENRI LEFEBVRE :

tous les livres disponibles en France

Anthropos : *Méthodologie des sciences* (2002), *Contribution à l'esthétique* (2001), *Rabelais* (2001), *La fin de l'histoire* (2001), *L'existentialisme* (2001), *Du rural à l'urbain* (2001), *Espace et politique* (2000), *La production de l'espace* (2000), *Actualité de Fourier* (1975), *Trois textes pour le théâtre* (1972).

Arche éditeur : *Critique de la vie quotidienne*, Vol. 1, 2 et 3 (1977-1983), *Diderot ou les affirmations...* (1983), *Musset* (1970).

Aubier : *Lukacs 1955* (1986).

Cairn : *Pyrénées* (1999).

Denoël : *Vers le cybernanthrope* (1971).

Fata Morg. : *Le jeu de Kostas Axelos* (1973).

Fayard : *Une pensée devenue monde...* (1980).

Gallimard : *Morceaux choisis de Hegel* (1995), *Le manifeste différentialiste* (1970).

Méridiens : *La somme et le reste* (1989), *Le nationalisme contre les nations* (1988).

Minuit : *Introduction à la modernité* (1977).

Seuil : *L'idéologie structuraliste* (1975).

Stock : *Le temps des méprises* (1975).

Syllepse : *Métaphilosophie* (2001), *La conscience mystifiée* (1999), *Mai 68, l'irruption...* (1998), *Éléments de rythmanalyse* (1992), *Du contrat de citoyenneté* (1991), *Nietzsche*, préface de Michel Trebitsch (2003)



COLLOQUES (St-Denis - Paris VIII - juin 2001)



Amélia Luisa Damiani

Odette Carvalho de Lima Seabra

Membres du Programme d'Études sur Henri Lefebvre au Laboratoire de Géographie Urbaine (LABUR) à l'Université de São Paulo

À l'occasion du "Centenaire de Henri Lefebvre", à propos du thème Lefebvre métaphilosophie.

Grâce à la version en portugais du livre "La révolution urbaine", il nous est désormais possible, de proposer la lecture et une réflexion sur ce texte extraordinaire du Lefebvre métaphilosophie. Ce livre contient un exercice de méthode qui crée les conditions pour un parcours d'analyse inusité ; la méthode régressive-progressive. Celle-ci mérite notre attention car elle fait intervenir, simultanément, les continuités et discontinuités du processus historique, les conquêtes réelles et celles qui sont restées imbriquées et par conséquent compromises, dans la rationalité étroite d'une époque. L'exposé des commentaires, au sujet de l'ouvrage, se trouve dans la recension qui suit et qui fut élaborée en fonction de la récente édition brésilienne "A Revolução Urbana". [Lefebvre, Henri. A Revolução Urbana. Editora UFMG, Belo Horizonte, 1999. Traduction de Sérgio Martins, révision technique de Margarida Maria de Andrade. 178 pages. ISBN: 85-7041-195-2/9788570411952]

Henri Lefebvre et le mouvement de ce qui est en formation

Henri Lefebvre, sans aucun doute, est un des philosophes qui ont influencé et influencent, encore, la pensée géographique de cette fin de siècle. Ses ou-

vrages sont lus depuis longtemps. Déjà dans les années 60, Pierre George, géographe français, en coopération avec l'Institut de Sociologie Urbaine, dirigé à l'époque par Lefebvre, suggérait d'étudier la question urbaine, en considérant l'espace vécu et sa place pour la compréhension du processus de l'urbanisation.

Pour Lefebvre, il était impensable de se limiter à une science. Il se disait philosophe ou mieux « métaphilosophie » : penseur de la réalité sociale dans sa totalité, incluant aussi le virtuel; sans définir une pensée indépendante de la pratique; ni transformer la réalité pensée en un système défini et achevé. Il ne rejetait aucune contribution scientifique, qu'elle vienne des sciences naturelles ou sociales. Sa philosophie ne planait pas au-dessus des sciences et de leurs découvertes, ni au-dessus de la praxis, même la plus quotidienne. Il ne séparait pas non plus, au point de l'exclure, le « sentir » du « penser », ni la pensée de l'art. Il ne pouvait même pas séparer la vie de l'art. Ainsi, l'univers est celui d'un mode d'existence philosophique qui ne sert pas de cloche protectrice par rapport à la vie et à l'art et qui ne s'installait pas dans l'absolu, en un fondement absolu. Sans quoi, la philosophie deviendrait immédiatement une aliénation philosophique. Parmi les catégories qui ont influencé sa pensée, l'aliénation est considérée comme cruciale. Il l'a empruntée chez Marx et a retravaillé cette énorme contribution, contestée par la pensée marxiste dogmatique à laquelle il s'est opposé. Cette notion est également traitée dans l'œuvre de Hegel. Grâce à l'aliénation, ou mieux, aux aliénations, à leur reconnaissance et à leur critique, la colère éclate en même temps que s'installe la lutte contre le ou les absolus, comme impossibilité de vivre. C'est ainsi qu'est apparue la nécessité d'une sociologie, qui penserait la médiation du social, entre l'économique et le politique, rejetant les interprétations ontologiques et vides des intermédiaires. Pour lui, les médiations fondamentales pour la réflexion sont la subjectivité, le social, l'aliénation, le quotidien, le vécu, la perception etc. Ceci ne signifie pas qu'il se dise sociologue et non philosophe ou qu'il aie choisi une branche du savoir parmi les sciences établies; ce qu'il fait, c'est définir sa manière d'être philoso-



phique.

Dans « La Révolution Urbaine », il s'agit de la puissance d'une pensée d'ordre métaphilosophique, sur l'urbain. Henri Lefebvre ne définit pas l'urbain comme un thème parmi d'autres thématiques. Pour lui, le mouvement de l'histoire humaine et de ses possibilités inclut l'urbain. Pas vraiment les villes réelles ou le processus d'urbanisation, réduits à leur actualité factuelle inexorable, mais plutôt la production possible de l'urbain, mi-réel, mi-virtuel, en formation, à partir de l'urbanisation présente et de possibilités latentes, d'une histoire des villes dont le parcours coïncide, dans la pratique, avec celui de la production de l'homme comme être humain. Lefebvre se disait passionné par ce qui est en formation ; amant du mouvement, du devenir. Il recherchait une certaine manière d'être sur le mode du non être : une manière de vivre (sur) le possible, par l'imagination. Il aimait la vie présente pour ce qu'elle contient de puissance, de ferment, non dans sa stabilité. Il faut qu'il y ait dans le présent, un acte orienté vers le futur. C'est le chemin philosophique, ou mieux, métaphilosophique car il incorpore l'action. La pensée, l'analyse, doivent rechercher le sens de ce qui est en formation. L'urbain représente le possible, construit comme tel par la praxis humaine et humanisante. Il ne peut être défini que si l'on considère une histoire des villes, dans laquelle la ville est une œuvre. Son argumentation s'appuie sur la méthode régressive-progressive. Régressive, allant du virtuel à l'actuel, de l'actuel au passé, et progressive, en mouvement, du dépassé et du fini vers ce qui présage la fin, qui annonce et fait naître quelque chose de neuf. Ce livre, qui amplifie une virtualité contenue dans l'histoire de la pensée, va au-delà de la déduction et de l'induction formelles; il travaille la puissance de la transduction, définie comme une réflexion sur l'objet possible.

Le mouvement du réel passe par différentes phases: dans un premier temps, l'industrialisation est la force motrice de l'urbanisation; puis, en un saut qualitatif du processus de développement, celle-ci passe au premier plan et l'urbain ouvre les voies pour le dépassement des aliénations, en garantissant l'appropriation.

Lefebvre, quand il était jeune, voulait devenir mathématicien et, bien qu'il aimât le

mouvement, le temps et le rythme, il n'a jamais renoncé à la signification de la formalisation, de la forme, de la structure. S'il questionnait les pratiques et les stratégies de la reproduction, la tendance à la systématisation et à la stabilité, il ne manquait pas d'interpréter dans ses détails, la puissance qui paralyse, son organisation et sa logique. On ne peut interpréter des contenus en mouvement sans examiner la dialectique de la forme et du contenu. Dans ce livre, l'urbain n'est pas conceptualisé à peine par des contenus ; il se définit comme forme, la forme urbaine (mentalement, la simultanéité; socialement, la rencontre, la réunion).

La révolution est totale et va bien au delà des frontières existantes depuis la prédominance de l'agriculture. Avec l'industrie, apparaissent des processus jusqu'alors inconnus. Aujourd'hui encore, la logique reproductive de l'industrie mobilise, à son avantage, la nature, l'espace et les hommes, décrétant l'obsolescence pour produire le nouveau, en un mouvement ascendant géométrique jusqu'alors inusité. En 200 ans, le monde est devenu petit. Mais, dans son ouvrage, Henri Lefebvre affirme que ce qui montre les dimensions et la profondeur de ces processus, aussi voraces et rapides qu'ils soient, ce sont toujours les particularités de la société concrète où ils se produisent.

À partir de ces prémisses, l'emphase donnée au singulier permet de voir la logique se réaliser en tant qu'Histoire. On peut alors analyser des systèmes d'évolution lente, comme les patrimoines reçus en héritage, les « savoirs », comme des aptitudes et des traits de culture, la religion et les lois, parmi d'autres systèmes partiels.

Sous l'impact de l'industrie, la société entière, le monde gagne en puissance car c'est avec force que la logique reproductive du capital industriel retire et réunit les éléments dispersés pour les condenser en un processus unique et généralisant : l'industrialisation. La concentration spatiale apparaît alors comme une conséquence logique. Cette concentration de choses, de personnes, d'activités, de richesses, d'objets, d'instruments, de moyens et de pensées, représente, alors, une conquête de la modernisation générale de cette société grâce à laquelle la vie peut se libérer des contingences impérieuses de ses modèles traditionnels. C'est cette implosion de puis-



sance qui a dévasté la ville, la transformant d'abord en une grande ville. Les rythmes et la portée de ces transformations dans la ville sont absolument inégaux, motif pour lequel il ne suffit pas de discuter les transformations de la ville à peine du point de vue de la concentration.

La croissance inégale des nécessités et des moyens pour les satisfaire, en fonction des lieux sociaux et spatiaux des sujets concernés, doit être considérée lors de l'analyse de la ville, devenue incapable d'accommoder ses contenus. La métaphore empruntée à la physique, pour traduire les aspects du phénomène urbain-métropolitain, prend toute sa force: la ville implose et explose vraiment. En d'autres termes, elle réunit ce qui est disséminé et intègre de manière inégale, en intensifiant et en accomplissant cette force, en fragments éparpillés. Ce raisonnement se vérifie lorsque l'on étudie le marché des terrains et du travail.

Le processus d'intégration des marchés et des marchandises à la ville (personnes, choses) dure depuis des siècles. La ville politique résiste ; et c'est la ville commerciale, implantée sur la ville politique qui précède l'émergence du capital industriel. Si l'industrie se rapproche de la ville, c'est pour se rapprocher des capitaux et des capitalistes. Mouvement étrange et admirable, qui renouvelle la pensée dialectique : la non-ville et l'anti-ville vont conquérir la ville et la pénétrer, la faisant exploser. L'auteur arrive à l'hypothèse théorique, une deuxième inflexion : l'industrialisation, puissance coactive, devient réalité dominée, en période de crise profonde, au prix d'une énorme confusion dans laquelle le passé et le possible, le mieux et le pire s'enchevêtrent.

On ne peut pas dire qu'il y ai une science de la ville mais plutôt une connaissance d'un processus global en formation. L'urbain ne se définit pas comme une réalité achevée mais comme un horizon possible. La connaissance théorique ne peut laisser cet objet virtuel dans l'abstrait. Elle doit montrer le terrain sur lequel se fonde la pratique urbaine concrète. Voici le nouveau.

L'urbain comme mode de vie soulève diverses questions comme par exemple, celle de savoir jusqu'à quel point la révolution télématique, les modalités de transport de masses, en rapport avec les changements

dans le monde du travail, sont-elles en train de tisser une autre structure urbaine? Les révolutions, pour pouvoir être ainsi dénommées, doivent atteindre la structure fine de la vie. Et les redéfinitions, que l'usage de ces technologies implique, indiquent une forte inflexion, résultat de l'urbanisation généralisée. Aujourd'hui, le tissu urbain prolifère, dans un monde colonisé par des objets.

Cet ouvrage nous amène à penser qu'à la base des grands changements survenus en Occident, se trouvent les mouvements issus de la campagne. Mais aujourd'hui, seul l'urbain, comme cadre de vie, peut supporter la critique radicale, celle qui compare le réel et le possible, démontant l'illusion urbanistique et affrontant les stratégies de l'immobilier et de l'État dans ce capitalisme d'organisation qui ne signifie pas, pour autant, organisé.

Finalement, la pression de la réalité urbaine fait s'éclater, non seulement la ville historique mais aussi de nombreuses idéologies qui ont fondé l'industrialisme, en dévoilant l'absurde d'une philosophie et d'une pratique qui font du travail une fin en soi, pour des millions de travailleurs en même temps qu'elles lancent d'autres millions de personnes, dans des conditions inhumaines. La critique est urgente et le fait que cette société entre dans une période de révolution urbaine ne signifie pas que la problématique urbaine puisse se résoudre facilement : cette société, fortement industrialisée, ne répond pas à la problématique urbaine, par une transformation capable de la solutionner; au contraire, elle plonge dans le chaos, sous le couvert d'une idéologie de l'ordre et de la satisfaction.

L'importance de cet auteur pour les géographes, sans vouloir limiter son champ d'influence à la géographie, est due à son acuité quand il traite l'espace. Il corrige la compréhension de l'espace sur le plan des contenus - naturels, sociaux, économiques - et la mène vers un entendement qui englobe la dialectique de la forme et du contenu.

Deux géographes ont décidé de mettre cet ouvrage sur l'urbain, à la disposition des lecteurs brésiliens. Lecteurs attentifs et fidèles à l'œuvre de l'auteur, ils ont produit cette version en portugais. Tout au long du livre, on perçoit leur souci et leur compromis, en tant que spécialistes de l'œuvre de Lefebvre ; ils apparaissent ici comme d'excellents tra-



ducteurs. Connaissant les auteurs qui influencent Lefebvre et le parcours des notions qu'il utilise, ils ne tombent jamais dans le piège de la vulgarisation. Grâce au travail de ces deux géographes, on comprend que l'œuvre lefebvrienne fait partie d'une pensée sur l'espace, dans le monde actuel.

Amélia Luisa Damiani (ameluisa@usp.br)
Odette Carvalho de Lima Seabra (feseabra@ig.com.br)

Membres du Programme d'Études sur Henri Lefebvre au Laboratoire de Géographie Urbaine - LABUR - à l'Université de São Paulo [membres du Programme : Amélia Luisa Damiani (ameluisa@usp.br) ; Ana Fani Alessandri Carlos (anafanic@usp.br) ; Margarida Maria de Andrade (labur@edu.usp.br) ; Odette Carvalho de Lima Seabra (feseabra@ig.com.br) ; Jorge Hajime Oseki (jhoseki@usp.br) ; Silvana Maria Pintaudi (mercatus@linkway.com.br)]

@@@@@



Ana Fani Alessandri Carlos

anafanic@usp.br

LES DÉFIS À LA CONSTRUCTION DE LA PROBLÉMATIQUE URBAINES

Comment penser la ville, aujourd'hui, dans le cadre théorique que nous propose l'œuvre de Henri Lefebvre?

La problématique urbaine contemple un ensemble cohérent de problèmes. Que ressort-il de cette pensée? Vers où le processus d'urbanisation entraîne-t-il la vie sociale?

¹ Pour Lefebvre, la problématique est théorique tandis que la pratique spatiale est empirique et se réfère à la vie au plan du vécu; cet aspect est riche et contemple le subjectif, non en soi mais telle que perçue. C'est à ce niveau que se produisent les références, telles l'identité, les luttes et la production de la ville.

À quelle pratique socioculturelle se réfère-t-il? Comment orienter ce processus? Comment le mouvement de la pensée de Lefebvre peut-il nous aider à répondre à toutes ces questions?

Les problèmes posés par l'urbanisation surviennent dans le domaine de la reproduction générale de la société et c'est là, à mon avis, le point central du débat.

Je n'ai pas l'intention d'analyser toute l'œuvre de Henri Lefebvre car, bien que très fascinante, elle requiert une analyse de tout le XX^e siècle. Sa production est immense et profonde et révèle une pensée en mouvement qui ne se laisse pas emprisonner, comme celle de Marx, dans un système limité et figé. En fait, nous pouvons utiliser les propres commentaires de Lefebvre sur l'œuvre de Marx, pour penser son œuvre " il s'agit avant tout, d'une méthode d'analyse de la pratique sociale et non une série de présuppositions, de postulats et d'affirmations dogmatiques"³. Pour lui, la fonction du Marxisme dans la pensée contemporaine, est de prolonger l'utopie. C'est pourquoi il construit la méthode de la transduction, une pensée qui s'ouvre sur le possible. Il nous place ainsi devant un mouvement critique de la pensée, issu de Marx, qui se prolonge et se surpasse.

Lefebvre critique la formulation du savoir de même que sa limitation à la connaissance d'une collection de faits. Dans l'immense complexité de son œuvre sur la ville, sans vouloir l'épuiser ou simplifier le problème, une série de provocations nous incitent à penser et indiquent un cheminement possible pour comprendre le phénomène urbain actuel, ce qui ne se fera pas sans prendre de sérieux risques.

La construction de la problématique urbaine nous oblige, dans un premier temps, à considérer qu'elle ne se réfère pas seulement à la ville mais qu'elle nous défie à penser l'urbain. L'urbain apparaît, dans l'œuvre de Lefebvre, comme une réalité réelle et concrète,

² Lefebvre se propose de ranimer le marxisme, de manière critique, qui permette une compréhension de la réalité moderne- une réflexion qui incorpore la pratique.

³ Henri Lefebvre, le matérialisme dialectique p. 17 PUF, Paris, 1971



en même temps qu'une virtualité c'est à dire une réalité en formation dont le projet est une tentative de penser les transformations du présent et les multiples facteurs du possible. La critique confronte le réel et le possible. La stratégie réunit la théorie et la pratique. Ce cheminement nous alerte contre l'atomisation des recherches qui pensent la ville isolément, que ce soit comme un cadre physique ou comme un milieu urbain dans lequel la ville apparaît comme objet indépendant, isolé, théâtre de l'action humaine vue seulement dans sa négativité, chaotique, pour nous placer devant la réalité en mouvement, en formation, beaucoup plus riche et profonde.

La problématique urbaine pas limitée à la ville, se réfère à la vie de l'homme, fondée sur une certaine conception du monde en même temps qu'elle révèle qu'il n'y a pas de pensée sans utopie, sans exploration du possible. Grâce à cette idée, Lefebvre nous place devant un nouvel humanisme⁴ basé sur un projet qui rompt le rationalisme (qui prend l'aspect d'une domination) et projette la réalisation de la philosophie dans la pratique. C'est ainsi que pour formuler le projet poétique de changer tout l'aspect irréel de la vie, Lefebvre introduit la notion de quotidienneté – ce qui modifie les termes du problème –, donne une nouvelle idée de la pauvreté et de la richesse des relations sociales permettant que l'on formule des exigences pratiques. Dans ce sens, le plan théorique s'articule au plan empirique, celui de la pratique socio-spatiale qui concerne la vie. D'une part, l'état s'efface devant les intérêts des groupes humains et d'autre part, la métamorphose de la vie passe par l'intervention des intéressés et non par une simple consultation aux indiqués. Ici, son raisonnement s'élargit pour penser l'auto-gestion. Dans ce sens, l'humanisme contemple la réalisation des virtualités

⁴ Pour l'humaniste marxiste, l'homme est le point de départ de la pensée et de l'action révolutionnaire, qui montre la nécessité de réalisation/émancipation de l'homme par l'abolition de sa condition d'exploité et d'opprimé, et la nécessité de sa libération. Pour Lefebvre, l'homme, aujourd'hui, comprend mal ses relations avec la société et, au lieu de les dominer, il se laisse dominer par ces relations, manipulées elles-mêmes par les forces économiques et sociales; ceci oblige à trouver une unité entre la conscience privée et la conscience sociale.

de l'humain, ouvert, selon l'Auteur, aux relations conflictuelles entre le possible et le réel, car pour lui, le monde n'est pas un simple produit de contradictions objectives: il tient compte des déterminations possibles et des décisions.

Sur le chemin de la constitution de la problématique urbaine, la récurrence / insistance autour de la signification de la notion de production, idée également présente dans l'œuvre de Marx, oriente la réflexion. Dans bon nombre de ses livres, il réaffirme l'importance de la "production" (et du développement de cette notion-reproduction).

Au travers de cette notion importante, Lefebvre interprète la production comme une création, l'auto-crédation de l'être humain avec ses déterminations, possibilités et décisions. Lefebvre nous introduit à cette idée que le mode de production doit se reproduire mais que cette reproduction ne coïncide pas avec la production des moyens de production; elle s'effectuerait aussi à d'autres niveaux, nous confrontant à "de nouvelles productions": l'espace, l'urbain, le quotidien (la quotidienneté) qui expliquent le monde moderne. De nouvelles productions, de nouvelles relations jalonnent le sens et les possibilités créées au long de l'histoire, par une société déterminée au sein de laquelle contradictions et conflits surgissent car ces nouvelles productions se heurtent aux permanences. Dans ce sens, Lefebvre élucide aussi le moment que nous vivons aujourd'hui: celui du passage de la production à la reproduction –qui constitue le sens le plus profond de ce débat.

La réflexion déborde la sphère de la production de marchandises, sans toutefois l'abandonner. Elle se réfère à d'autres niveaux de la réalité et change significativement les éléments d'analyse, indiquant une problématique qui concerne l'ensemble de la société. À la question de savoir où se formulent les problèmes de la production de l'existence humaine, c'est à dire, l'existence sociale des êtres humains, Lefebvre répond: dans le quotidien. Mais c'est dans l'urbain que le quotidien s'installe, il complète. Un nouvel espace apparaît. Pour le moment le Mode de production capitaliste s'est étendu, et à mesure qu'il se réalisait, il a envahi le monde; c'est le moment de la redéfinition de la ville, de son explosion, de l'extension des périphéries, de la construction d'un nouvel espace. La



problématique urbaine assume ainsi une dimension mondiale: la société ne peut se définir qu'à l'échelle planétaire et cette extension de l'urbain ne se fera pas sans conflits et drames. L'expansion du phénomène urbain produit de nouvelles formes, fonctions et structures, sans que les anciennes aient complètement disparu. D'autre part, dans le monde moderne, il y a, selon Lefebvre, un conflit entre les forces homogénéisantes et les forces différenciatrices. Ceci signifie que de nouvelles catégories seront conçues, qui permettront de renforcer les résistances et leur donneront un sens jusqu'à ce qu'un nouveau type d'intelligibilité apparaisse⁵.

Pour Lefebvre, ce qui défie la compréhension de notre époque, c'est exactement la cohabitation entre les nouvelles et les anciennes relations subsistantes. Pour lui, nous nous trouvons devant cet inconnu que nous appelons modernité et mondialité⁶. La société se modernise, s'unifie, en même temps qu'elle se différencie: c'est la fin d'une certaine histoire et le début d'une historicité consciente et dirigée⁷.

Un des points forts de son oeuvre est que la réflexion sur la mondialité indique la spatialité –moment où l'espace prédomine sur le temps. L'espace porterait en lui la finalité générale ou l'orientation commune de toute activité, allant des travaux partagés à la quotidienneté. L'espace entier devient le lieu de reproduction de la vie matérielle et humaine; quant à l'espace marchandise, il se réalise et se reproduit en tant que marchandise.

Quelques questions prennent un nouveau sens à partir de ces travaux. En premier lieu, la différenciation/imbrication entre les concepts de la ville et de l'urbain, celui-ci en processus de formation – parce qu'il s'agit d'une réalité réelle et concrète, en même temps que virtuelle. C'est dans ces conditions que se prête à l'analyse, la discussion sur la formation de la société urbaine. L'urbain accentuerait la constitution d'humanité de l'homme, thème que Lefebvre développe à partir de sa préoccupation pour les sens plus profonds du terme reproduction. Cela signi-

fie que sa méthode relativise toute affirmation qui tendrait à s'ériger en absolu, pour éclairer le possible, s'appuyant sur une pensée basée elle-même sur le virtuel (cette idée prend son sens dans la transduction).

Dans ce sens, la société urbaine ne désigne plus la vie en ville, elle surgit de l'explosion de la ville, conséquence de l'intense urbanisation. Suite aux problèmes de détérioration de la vie urbaine – en tant que moment historique - l'urbain englobe ou plutôt transcende la ville; c'est pourquoi pour Lefebvre, il est possible d'analyser, grâce au concept de l'urbain, le double processus de l'implosion-explosion, durant lequel la ville d'origine ne disparaît pas avec la modernité mais l'agglomération se disperse autour d'elle. Ce terme désignerait un processus plus ample, "dans lequel modernité et quotidienneté vont se développer dans le monde moderne". Ce terme bien que lié à la production, montre bien ce qui se passe en dehors de l'entreprise et du travail. Le mode de production existant a amplifié le domaine de la marchandise, étendant son emprise sur tout le territoire, inondant et redéfinissant les relations sociales. L'urbain accentue la production de la quotidienneté⁸.

La vie quotidienne pourrait déterminer comment se réalisera la reproduction et ceci n'est pas une trivialité. En d'autres termes, la vie quotidienne apparaît dans le contexte de la reproduction, dominée et organisée par elle. Il ne s'agit donc pas d'un espace-temps laissé en liberté mais un espace d'attentions qui tend à se constituer en systèmes car la reproduction dans le monde moderne ne se fait pas au hasard. Résultat du monde de la marchandise, comme programme du capitalisme et de l'état qui organise la vie quotidienne parce qu'il organise la société de consommation.

Dans ce sens, Lefebvre affirme⁹ que la problématique urbaine se déplace et modifie profondément la problématique issue du processus de l'industrialisation. Ceci parce qu'un saut qualitatif important accompagne la croissance quantitative de la production

⁵ Fin de l'histoire, page 300

⁶ Conversation avec Henri Lefebvre, p. 19

⁷ idem, ibidem, p. 19

⁸ Le retour à la dialectique –12 mots-clés

⁹ Dans le livre Espace et politique, qui suit "Le droit à la ville", Ed. Anthropos, Paris.



économique, originant un phénomène qualitatif qui se traduit par une nouvelle problématique: la problématique urbaine.

Le moment actuel montre les nouvelles exigences du capitalisme, moment où la production cesse d'assurer spontanément la reproduction, moment où l'historicité se transforme en mondialité qui signifie pour Lefebvre, spatialité et non historicité; l'histoire ne sert plus de références car les facteurs qui permettent le développement des forces productives détériorent la vie sociale (sans ignorer les dissolutions et les permanences). Au cours de sa réalisation, le capitalisme se transforme; la reproduction sort du champ de la production de marchandises "pour gagner la société toute entière". C'est là que se reproduisent les relations sociales, au delà du lieu de travail c'est à dire dans la société entière, dans l'espace entier.

La reproduction, dans son mouvement réel, incorpore des tendances contradictoires. Le quotidien apparaît comme le niveau d'analyse où s'établit le néo-capitalisme, affirme Lefebvre. L'analyse de l'urbain révèle aussi la relation espace-temps; un temps limité au temps productif, dans lequel les rythmes imprimés par la rationalité du travail s'établissent dans une pratique spatiale qui révèle l'espace oppressif /répressif.

Mais la société urbaine se généralise, la société entière se transforme en une société urbaine. Le processus sort de la ville vers une échelle plus ample, celle de toute la société. Ce processus qui ne se produit pas sans de profonds conflits.

La ville joue un rôle dans les transformations du processus de production; dans les cadres de la reproduction sociale, elle se révèle, révélant le cadre de la généralisation de l'échange, de la constitution du monde de la marchandise, de l'instauration du quotidien, de la concrétisation, dans l'ordre local, de l'ordre distant, indiquant dans l'espace, la réalisation de la société en tant que société urbaine. Dans ce sens, la société contemporaine apparaît comme une société urbaine en formation ce qui signifie que, en même temps qu'elle caractérise une réalité concrète, elle signale aussi une tendance, la possibilité de sa réalisation. Dans cette perspective, l'urbain apparaît comme une réalité mondiale, dépasse les concepts partiels et impose une méthode qui pense la pratique urbaine dans sa

totalité, sur le plan de la reproduction des relations spatiales.

Selon Lefebvre, c'est seulement dans la seconde moitié du XXe siècle, que l'espace et la ville sont vus comme des problèmes¹⁰. C'est à ce moment de la reproduction que le capitalisme a intégré la ville historique, permettant l'échange des espaces auparavant inoccupés. L'espace social et politique devient un espace réel et opérationnel, donnée et instrument, nécessité et virtualité, élément fondamental pour le maintien des relations de domination. Il signale aussi une généralisation de la production et de la consommation. Cela montre bien un mode de penser la réalité sociale à un moment où la totalité se dilue et où l'on ne perçoit plus que la fragmentation.

En fait, ce n'est pas seulement la société entière mais l'espace entier qui deviennent le lieu de la reproduction (des relations de production et pas seulement des moyens de production). L'espace, occupé par le néo-capitalisme, sectorisé, réduit à un milieu homogène et par conséquent fragmenté, émietté (on ne vend à la clientèle que des fragments d'espace), devient le siège du pouvoir. Les forces productives permettent à qui en dispose, de maîtriser l'espace et même de le produire. Cette capacité productive s'étend à l'espace terrestre. L'espace naturel est réduit et transformé en un produit social par l'ensemble des techniques, de la physique et de l'informatique; ainsi, si d'une part, l'espace reproduit activement les relations de la production, il contribue, d'autre part, à sa permanence et à sa consolidation¹¹.

Lefebvre attire encore notre attention sur le fait que l'expansion de la reproduction qui se produit actuellement sur le plan mondial, donne un nouveau sens aux relations sociales, dans une sphère plus vaste que celle du gain immédiat ou de la croissance de la production accompagnée d'une modification qualitative de ces relations. Les relations de domination qui à l'origine, sous-tendent, renforcent les relations d'exploitation, deviennent essentielles, centrales. Les lois économiques et sociales perdent leur aspect

¹⁰ Une pensée devenue monde. Fayard, Paris, 1980.

¹¹ La survie du capitalisme p.116. Anthropos, Paris, 1973.



physique (naturel), décrit par Marx, aveugles et spontanées: elles deviennent chaque fois plus contraignantes sous la couverture d'un contrat (ou même à découvert)¹²

La caractérisation du monde moderne, lu au travers de la ville, comme celui de la victoire de la valeur d'échange sur la valeur d'usage, donne un autre sens au débat sur l'espace public et les modes d'appropriation. On observe, en effet, une généralisation de l'espace en tant que marchandise, une généralisation de la propriété privée du sol urbain, et la formation d'un espace soumis à la domination de la valeur d'échange par la spéculation et les investissements du capital. En contrepartie, l'espace urbain est surtout un usage, une valeur d'usage. Ceci démystifie le discours, si évident aujourd'hui, qui réduit le citoyen à la condition d'usager de services, dans un espace géométrique et visuel où la vie quotidienne est programmée par la consommation manipulée. Ici, le droit à la ville, celui de la possibilité d'appropriation des espaces pour la vie dans toutes ses dimensions, perd de son sens. Ici, l'usager est réduit à la passivité et au silence, à moins qu'il ne se révolte.

Ce conflit, entre l'usage et l'échange est pratique et se réfère à une pratique socio-spatiale réelle et concrète dans laquelle l'usage correspond à une nécessité humaine autour de laquelle surgissent les conflits. Ici, la question du territoire, se pose, selon l'auteur, pour chacun et pour tous. C'est à ce niveau que la propriété, en toute évidence, se confronte à l'appropriation de l'espace: l'échange et la valeur d'échange se heurtent à l'usage, au corps et au vécu, sans toutefois se limiter à ce niveau de la réalité. C'est ici qu'apparaît le rôle de l'état, fondamental pour la production de l'espace et de la ville.

Dans ce sens, l'usage potentiel se révèle lui aussi au travers de l'attention qui différencie l'habiter (analysé comme activité, comme œuvre) de l'habitat où la maison est réduite à la fonction de marchandise; une fonctionnalité produite et déterminée pour des raisons techniques, "fournissant un réceptacle où les personnes peuvent installer

leur vie quotidienne"¹³. En ce moment historique, la "ville œuvre" disparaît devant la généralisation du produit, dans la mesure où la valeur de l'usage tend à se soumettre à celui de l'échange, avec toutes les conséquences de ce processus comme l'implosion des anciennes relations de voisinage, la perte d'identité causée par la destruction des référentiels urbains issus du passé, et les valeurs anciennes qui se transforment et se confrontent dans la ville. Ici, les morphologies spatiale et sociale se juxtaposent, exposant la ségrégation qui apparaît sous formes multiples, avec la généralisation de la propriété privée.

Selon Lefebvre, "plusieurs marxistes" ont négligé les questions relatives à l'espace et à l'urbain justement parce que la réflexion marxiste portait, dès le début, sur l'analyse critique de la production, au sens strict, d'un point de vue strictement économique, celui de l'entreprise et du travail productif. Ce n'est que récemment qu'ils ont pris conscience de cette problématique, et encore, "de manière simplifiée". Lefebvre affirme qu'une idéologie est apparue, acceptée par les marxistes, selon laquelle, la production industrielle, porteuse de l'essentiel de la vie sociale et politique, ne pose que des problèmes administratifs. En cas d'erreur, elle proviendra de la gestion capitaliste de l'industrie et d'une planification rationnelle des forces productives. Ainsi, on tente de restituer sa cohérence au processus de croissance, en simplifiant le réel car la réalité spatiale et urbaine se réduit à des sujets comme la rente de la terre, la spéculation immobilière et le rôle des promoteurs et des banques, ce qui n'est pas faux mais limité.

Les relations existantes sont très complexes: ainsi, pour l'individu, par exemple la ville est le lieu du désir et d'un ensemble de contraintes qui inhibent les désirs. La ville est le support du rêve et de l'imaginaire, qui explorent le possible. Les multiples fonctions de la ville et de l'espace n'épuisent pas le réel: "l'espace et la ville sont être poétique et expression durement positive. La ville et l'urbain suscitent un savoir et un lyrisme, composent une totalité ouverte et partielle,

¹² La survie du capitalisme, idem, pp. 116/117

¹³ Introduction, p.XI, Boudon, F. Pessac de Le Courbusier Ed. Dunod, Paris, 1969.



des niveaux de totalités plus vastes. Pourquoi le marxisme devrait-il effacer le symbolique, le rêve et l'imaginaire?"¹⁴.

Le sens de la ville en tant qu'œuvre de la civilisation ne se limite pas seulement à sa construction physique. Il se réfère aussi à la construction de l'humanité, de l'homme. Le parcours de Lefebvre permet ainsi une lecture de l'histoire et de notre condition dans le monde moderne, y compris l'idée d'un projet pour la société: la ville est un lieu de contraintes mais aussi celui de la liberté.

La compréhension du contenu du monde moderne passe par une discussion sur la reproduction de la ville, aujourd'hui. Le défi consiste à penser la pratique socio-spatiale, le sens des appropriations réelles et possibles, ainsi que les luttes qui les entourent.

Donc, dans la perspective analytique que nous développons ici, la ville apparaît comme le "lieu du possible" Elle rassemble tous les niveaux de la réalité et de la conscience, les groupes et leurs stratégies, les sous-groupes ou les systèmes sociaux, la vie quotidienne et la fête. Ses fonctions sont nombreuses mais les fonctionnalistes oublient les plus importantes, la fonction ludique et la fonction informative. Elle comporte des contraintes impérieuses et des appropriations rigoureuses du temps et de l'espace, de la vie physique, des désirs (...), la ville est le produit du possible (...), la conception de ce possible se base non pas sur l'analyse de l'actuel mais sur la critique de l'actuel, brisé par l'analyse, par l'idéologie et par la stratégie fondée sur une compréhension analytique et non sur la rationalité dialectique¹⁵

Le sens de l'urbain transcende la ville, tout en l'englobant; la société urbaine s'annonce et se projette sur la vie, la recréant, formant non seulement une totalité plus ample mais se transformant aussi en objet virtuel.

Dans cette perspective, on peut faire une évaluation critique de cette "planification urbaine" qui, fréquemment, fait table rase de la pratique socio-spatiale, la faisant disparaître

et réduisant la ville à son cadre physique, inerte, passible d'intervention, transformant les citoyens en usagers des moyens de consommation collective, installés dans l'espace de la ville.

La "réforme urbaine", qui apparaît sous la forme fragmentaire de la rénovation parcellaire de la ville, au travers de l'ouverture de voies de trafic, de la construction de ponts et viaducs, des grands édifices ou même des immeubles en co-propriété fermés, contribue à créer des périphéries implorées, produits indiscutables du progrès, où tout est imposé par le "chantage de l'utilité". Celui-ci forge "le consentement de la société" grâce à des projets spectaculaires présentés comme seule solution possible. La ville, vidée de son sens de l'habiter, se vide du ludique et de toute poésie.

La ville d'aujourd'hui, planifiée, se reproduit comme un spectacle qui vient compenser l'impossibilité de participation; la ville, devenue spectacle, dissimule l'établissement des normes et les contraintes des usages de l'espace du capitalisme moderne qui organise la réduction de toute la vie sociale à un spectacle. La ville produite comme un spectacle compose un cadre solide pour la reproduction et ses exigences actuelles, à partir de l'imposition d'un espace géométrique et rationnel, en réalité vide, qui réduit l'usage car il soumet le temps, réduisant son emploi et par là, l'usage de l'espace. Espace et temps vidés, produisent un quotidien fragmenté où le désir réduit à une nécessité, vide la propre vie de son sens.

Traduction du texte Elisabeth DeLiège Vasconcelos (qui a aussi traduit le texte numero 4 de ce colloque)

la somme et le reste

Sommaire du No A.1

Armand Ajzenberg : classes et formes modernes de lutte de classe

- Les forces sociales en présence	2
- Psychologie collective des classes	3
- Les classes dans une société globale	4
- Ce qui a changé depuis 1963	10
- Production et extraction de plus-value	15
- Formes prises par la lutte de classe	16
- Les coordinations	21

¹⁴ De l'État, volume IV, página 270, Union Générale de l'Editeur. Paris, 1978.

¹⁵ C'est une stratégie dialectique, pour concevoir le réel, il faut, selon Henri Lefebvre, passer par l'utopique et l'impossible.



Jorge Hajime Oseki

L'Unique et l'homogène dans
la production de l'espace¹⁶



Henri Lefebvre aura sans doute été le seul grand penseur à prévoir la possibilité de l'émancipation de l'homme à travers l'espace. La raison en est qu'il a été celui qui le mieux a analysé et critiqué la misère quotidienne de l'homme qui se soumet à l'espace moderne.

L'espace avait été pensé par la philosophie d'abord comme œuvre divine, attribut de l'être absolu, ensuite comme un "espace en soi", lui-même un absolu. Un infini sans contenu et, cependant, incognoscible. Pour le connaître, toutefois, il a été nécessaire d'introduire un corps (un contenu). Le corps, de son côté, étant action et énergie, en occupant l'espace s'est mis à le posséder. Il a produit un espace en même temps qu'il a été produit par lui. Le corps est devenu un corps spatial.

Au centre du corps humain demeure un noyau irréductible, un « quelque chose » non-indifférent, qui associe dans l'espace tous les sens (odorat, toucher, ouïe, goût et vision). Un corps total avec des propriétés et dimensions spatiales. Ce corps-fondement de

l'espace et du pratique sensible – se scinde en devenant sujet et objet de la pratique sociale.

L'humain (puissance, connaissance, action, amour, corps et âme) se développe alors, au moyen de contradictions, prend forme au moyen de l'inhumain. L'aliénation, selon Marx, n'est pas seulement théorique, idéale, mais surtout pratique : elle se réitère dans tous les domaines de la pratique¹⁷.

Dans le capitalisme, l'espace social absolu devient abstrait. Il se constitue progressivement en tant qu'*abstraction concrète*, avec une existence mentale et une réalité sociale concrètes.

Analyser et exposer la *production de l'espace* (un concept théorique et une réalité pratique) revient à l'élire comme un moment de la société actuelle, c'est-à-dire, comme un révélateur de cette même société qui peut permettre de l'appréhender en tant que réalité. Moment dans lequel, au moyen d'un resserrement extrême de la contradiction il est possible d'entrevoir sa fin, la possibilité de son dépassement. « Non seulement de caractériser l'espace où nous vivons et sa genèse, mais de retrouver la genèse, à travers et par l'espace produit, de la société actuelle »¹⁸

L'espace comme « *milieu* » parvient à la tautologie totale, produit le reproductible, produit en imitant la production passée. "Contradiction ultime : la capacité productrice de l'espace ne produisant que du reproductible n'engendre que le répétitif et la répétition. La production d'espace se change en son contraire : reproduction des choses dans l'espace"¹⁹

L'espace participe aussi bien des forces productives que des relations de production et de propriété, de l'idéologie, de la production, de la réalisation et de la répartition de la plus-value. « Le moment où l'espace devient prédominant, c'est-à-dire où se constitue un espace dominant (politique), c'est aussi le moment où la production cesse d'assurer spontanément et aveuglément la reproduction des rapports sociaux (...) Le processus de reproduction ne s'autonomise

¹⁶ Ce texte se fonde essentiellement sur *La production de l'espace* (1974), dans sa référence à la théorie de l'espace et sur le tome IV de *l'État* (1978), lorsqu'il s'agit de la théorie de l'État et sa relation à l'espace. Ont été utilisés également *Espace et politique* (1974), *Le matérialisme dialectique* (1940) et *Le marxisme* (1948).

¹⁷ Henri Lefebvre, *Le marxisme*, PUF, Paris, 1983, 20^{ème} édition, pp.39 et sq.

¹⁸ Idem. *La production de l'espace*, anthropos, Paris, 1986, 3^e éd., p.VIII

¹⁹ Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, op. cit., p.434-5.



pas fonctionnellement ; il se réalise dans un espace, l'espace politique, condition de la reproduction généralisée... ».²⁰

Dans le capitalisme, le mouvement créé par la consommation demande la reproduction de choses, en un espace de production. Cet espace à son tour requiert un espace de reproduction, contrôlé par l'État, qui garantit la reproductibilité même des choses. D'où la nécessité de la production d'espaces. D'un mode de production de choses dans l'espace on arrive à la production d'espaces. Dans le néo-capitalisme (capitalisme d'État) toutefois, l'espace institutionnel, en se fondant sur le répétitif et le reproductible, barre la création du nouveau. Cet espace de la bureaucratie frustre sa propre possibilité : *le mode de production de l'espace*, qui apporte avec lui la désintégration de la propriété privée de l'espace et conjointement avec cette derrière la suppression de l'État lui-même. « Ce qui implique le passage de la domination à l'appropriation <de la nature seconde> et le primat de l'usage sur l'échange (le dépérissement de la valeur d'échange) ».²¹

L'espace capitaliste tente d'immobiliser l'espace. Le capitalisme s'approprie l'espace existant et tend à créer son propre espace. « À travers et par l'urbanisation, sous la pression du marché mondial. Sous la loi du reproductible et du répétitif, en annulant les différences dans l'espace et dans le temps, en détruisant la nature et les temps naturels. L'économique fétichisé dans le marché mondial et l'espace qu'il détermine, la politique portée à l'absolu ne risquent-ils pas de détruire leur propre fondement, la terre, l'espace, la ville et la campagne? Et, par conséquent, de s'autodétruire? »²².

Quel sera-t-il, cependant, l'« espace de catastrophe » de l'espace actuel ? « La nouvelle modalité d'occupation spatiale semble aujourd'hui portée à ses plus extrêmes conséquences stratégiques: occupation des mers, menaces « tous azimuts » couvrant l'ensemble de l'espace planétaire et même au-delà. L'espace de la propriété étendu de la terre au sous-sol et à l'espace entier, pourrait à lui seul passer pour « espace de catastro-

phe » : il chaotise, atomise, pulvérise l'espace préexistant, le met en miettes »²³.

L'espace capitaliste - *homogène, brisé et hiérarchisé* - ne survit que grâce à l'étatique qui le soutient et le « planifie ». Le dépassement possible devra par conséquent être double : de l'espace et de l'État. Et pourtant, les possibilités de l'œuvre et de réappropriation, les exigences du corps expulsé et déporté de l'espace abstrait, peuvent générer dans les souterrains de l'espace étatique des alternatives utopiques (un contre-espace, un contre-projet, une contre-culture).

L'espace pulvérisé tendrait à se reconstituer dans des espaces différenciés selon l'usage. L'espace étatique empêche cette reconstitution par la violence, voilée ou explicite. L'État n'élimine pas le chaos, seulement le planifie. « Seul le contrôle par la base et l'autogestion *territoriale* exerçant contre le sommet étatique une pression et menant une lutte réelle pour des objectifs réels, peuvent opposer à la démocratie concrétisée à la rationalité administrative, c'est-à-dire, soumettre la logique étatique à une dialectique spatialisée (concrétisée dans l'espace sans perdre de vue le temps, au contraire: en intégrant l'espace au temps et le temps à l'espace) ».²⁴

Lefebvre lui-même reconnaît qu'il a eu une certaine attitude pamphlétaire dans la description de la production architecturale européenne d'après-guerre (périphéries, ghettos, ensembles, maisonnettes), ce qui l'aurait empêché de percevoir quelque chose qui pouvait indiquer quelque résidu en direction de son dépassement. « L'espace abstrait est donc répressif par essence et par excellence, mais d'une façon particulièrement habile parce que multiple, la répression immanente se manifestant tantôt par la réduction, tantôt par la localisation (fonctionnelle), tantôt par la hiérarchisation et par la ségrégation, tantôt par l'art. Voir (de loin), contempler (ce qu'on a séparé), ménager des « points de vue » et des « perspectives » (dans les meilleurs des cas) change les effets d'une stratégie en objets esthétiques /.../ Ce qui ne correspond que trop bien à l'urbanisme de maquette et de plan de masse,

²⁰ Idem, *De l'État*, tome IV, op.cit., p. 307.

²¹ Idem, *La production de l'espace*, op.cit, p.471.

²² Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, op.cit., p.375-6.

²³ Idem, *De l'État*, tome IV, op.cit., p.320.

²⁴ Idem, *ibidem*, p.323.



complément de l'urbanisme d'égouts et des voiries, où le regard du créateur se fixe à son gré et à sa aise sur des « volumes », l'œil faussement lucide qui méconnaît à la fois la pratique sociale des « usagers » et l'idéologie qu'en soi même il contient »²⁵.

Pour Lefebvre « l'architecte, plus particulièrement, occupe une situation inconfortable. En tant qu'homme de science et technicien, producteur dans un cadré déterminé, il mise sur le répétitif. Entant qu'inspiré, artiste, sensible à l'usage et aux 'usagers', il mise sur le différentiel. Son lieu, c'est la contradiction douloureuse et le renvoi sans fin de l'un à l'autre. À lui, architecte, incombe une tâche difficile: surmonter la séparation entre le produit et l'œuvre »²⁶.

Une nouvelle société pourrait inventer, créer, produire des formes nouvelles d'espace. Les relations de production et de propriété empêchent ces possibilités dans la mesure où elles fragmentent l'espace. Le réel conduit à la banalité des pavillons et des grands ensembles.²⁷

La relation entre l'édifice (prose du monde) et le monument (poésie) est semblable à celle entre quotidienneté et fête, entre le perçu et le vécu, entre l'homogène et l'unique, entre produit et œuvre. « Il n'y a aucune raison de séparer l'œuvre d'art du produit jusqu'à poser la transcendance de l'œuvre. S'il en est ainsi, tout espoir n'est pas perdu de retrouver un mouvement dialectique tel que l'œuvre traverse le produit et que le produit n'engloutisse pas la création dans le répétitif »²⁸.

Rappeler rapidement ces moments de l'exposition de la production de l'espace chez Lefebvre nous permet de réfléchir sur : le Mouvement Moderne d'architecture au Brésil (et dans le Tiers Monde) qui a eu des caractéristiques différentes de l'européen surtout dans la mesure où il s'est décollé de sa base populaire (la question du logement de la classe ouvrière dans l'après-guerre) et où il s'est réalisé dans une société fort conservatrice. Ainsi à Brasilia, œuvre de Niemeyer, épitomé du modernisme brésilien,

outre une « société technocratico-étatico-bureaucratique » - (qui) se projette si fidèlement dans l'espace, qu'il atteint une cocasserie dans l'aveu²⁹, l'étatique produit simultanément la cité illégale (« les villes satellites »), le territoire envahi qui va accueillir les pauvres et exclus (les « candangos »), les bâtisseurs de la cité légale. On bâtit en même temps la maison des maîtres et la maison des esclaves³⁰ dans l'heureuse (re)interprétation de l'architecte J.B Villanova Artigas de l'expression de Gilberto Freire, il y a par conséquent création conjointe par l'étatisme brésilien moderne d'un urbain et d'un infra-urbain.

Quel serait son « espace de catastrophe » ? À notre avis cette possibilité se trouve contenue dans l'apparition, dans les années 70, et surtout de 80, de programmes municipaux importants de maisons auto-construites (« mutiroes »), auto-gérées, dans la région métropolitaine de la Grande Sao Paulo, reflet des vigoureux mouvements sociaux urbains de lutte pour l'habitation. Ces programmes avaient des projets élaborés par des structures techniques composées d'architectes, ingénieurs, avocats, sociologues, entre autres, qui ont tenté d'élaborer une nouvelle stratégie, susceptible de rendre viable la participation populaire directe aussi bien dans les projets que dans les chantiers des œuvres ; Si par rapport au projet la participation est restée encore limitée (pour des raisons évidentes), par rapport au chantier, le changement a été notable : locus traditionnel d'extraction de la plus-value (absolue et relative), les chantiers sont devenus par moments, lors de ces expériences, des lieux de citoyenneté, de joie et de fête.

L'espace contient des possibilités d'émancipation de l'homme à la recherche de son universalité. De même que pour Marx, le prolétariat supporte toute l'aliénation et pour cela il est le germe du dépassement de la société capitaliste, aux yeux de Lefebvre, dans les villes homogènes et homogénéisantes du continent américain, avec les inégalités sociales immenses qu'elles rassemblent, à l'origine des processus de ségrégation et vio-

²⁵ Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, op.cit., p.366.

²⁶ Idem, *ibidem*, p. 456.

²⁷ *ibidem*, p.412.

²⁸ *ibidem*, p. 93.

²⁹ *ibidem*, 360

³⁰ référence l'œuvre de Gilberto Freyre, *Casa grande e senzala* (1933), en français *Maîtres et esclaves*, trad. Roger Bastide, Gallimard, Paris, 1952.



lence urbaine inédits, il pourrait se générer des pratiques indicatrices-révélatrices d'une transformation urbaine radicale.³¹

Renseignements sur l'auteur :

Architecte et urbaniste, professeur du Département de Technologie de l'Architecture et de l'Urbanisme de l'Université de Sao Paulo (USP), directeur de recherche au NAP/PLAC (noyau d'appui à la recherche production et Langage de l'Environnement Construit), recherche : Fleuves et Villes - identité et conflit, membre du Programme d'Études sur Henri Lefebvre au Laboratoire de Géographie Urbaine (LABUR) de la USP, participant du séminaire sur l'œuvre d'Henri Lefebvre organisé par le professeur. Dr. José de Souza Martin du Département de Sociologie de la USP (1987 à 1993). auteur de " O unico e o homogêneo na produção do espaço" in **Henri Lefebvre e o retorno à dialética**, de José de Souza Martins (org.) São Paulo: Hucitec, 1996 et de "La fluvialité urbaine des fleuves" in **LUGARES: d'un continent, l'autre**, de Sylvia Ostrowetsky (coord.), Paris: L'Harmattan, 2001.

Bibliographie

- Lefebvre, H.,
- *Le matérialisme dialectique*, PUF, Paris, 1940.
 - *Le marxisme*, PUF, Paris, 1948.
 - *Du rural à l'urbain*, Anthropos, Paris, 1970.
 - *La révolution urbaine*, Gallimard, Paris, 1970
 - *Droit à la ville*, suivi de *Espace et politique*, Anthropos, Paris, 1975.
 - *De l'État*, tome III et tome IV, UGE, col. 10-18, Paris, 1978.
 - *Une pensée devenue monde*, Fayard, Paris, 1980.
 - *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 1986.

la somme et le reste

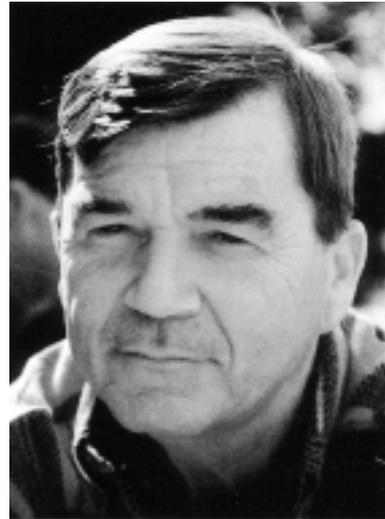
Sommaire du No A.2

- | | |
|---|----|
| - Jean Magniadas : MYSTIFICATION ET CONSCIENCE DE CLASSE | 2 |
| - Jean Péaud : LA LUTTE DE CLASSE | 14 |
| - A. Ajzenberg : A PROPOS DE CRÉATION DE PLUS-VALUE ET D'EXTRACTION DE CELLE-CI | 16 |

³¹ Henri Lefebvre, *La Révolution Urbaine*, Paris, Gallimard, 1970, p. 193 pass.

Jean-Pierre Lefebvre

Sur "L'Unique et l'homogène dans la production de l'espace", communication de Jorge Hajime Oseki, Université de Sao Paulo, au colloque du centenaire d'Henri Lefebvre.



Le texte très pertinent de JH Oseki sur l'approche lefebvrienne de l'urbanisme appelle des commentaires, puisés cette fois dans les expérimentations urbaines en France des années soixante et dix, notamment dans les banlieues dirigées par le PCF, en Seine-Saint-Denis, à Ivry, Villejuif, Givors, Saint Martin d'Hères, engagées selon la pratique de Jean Renaudie et auxquelles nous avons participé pendant vingt ans, en tant qu'animateur de la société d'aménagement de la Seine Saint Denis.

Henri Lefebvre a exprimé jadis le regret de n'avoir pu s'impliquer suffisamment dans l'histoire et la théorie de l'architecture. Il s'est appuyé successivement sur des architectes de gauche tels que Riboulet, Boffil, Ciriani, Chémétov dont la pratique était insuffisamment dégagée des contraintes de la sphère économique. Il n'y a pas eu de rencontre avec Jean Renaudie, l'architecte qui a porté le plus loin la critique moderne d'un certain mouvement moderne, englué dans la pratique urbaine du capitalisme. Si les idées de HL ont pendant vingt ans irrigué notre praxis d'aménagement, une collaboration "très fructueuse" n'a eu lieu qu'en un court moment, de 1981 à 1987.



L'aménagement contestataire en banlieue rouge a produit sur une échelle de masse des quartiers différents, comprenant plusieurs milliers de logements sociaux, dans les bâtiments desquels étaient intégrés des centres commerciaux, des équipements publics et culturels, des activités tertiaires. En prenant le risque de résumer ses critères - ce qui peut se révéler réducteur - on peut dégager les traits d'une utopie urbaine, sans doute infiniment perfectible, mais qui présente l'avantage d'exister sur une échelle industrielle. Rappelons que ces logements HLM sont chacun d'un plan différent, qu'ils utilisent largement les qualités d'espace élaborées par le mouvement moderne dans ses villas de luxe (duplex, triplex, mezzanines, coursives, loggias, surhauteurs, plans obliques, éclairages zénithaux, courbes, angles aigus, etc.). Ils sont organiques selon Van Eyck, mixtes (mélange des fonctions comme des origines sociales), complexes, suivant en cela l'autosimilarité des structures fractales. De faible hauteur et densité moyenne (de 0,5 à 2,0), ils sont piétons et généreusement plantés. Ils comportent notamment une terrasse en pleine terre pour chaque logement en étage. La démarche renaudienne s'inscrit en tout point comme l'exacte antithèse de la charte d'Athènes et de ses zonage et orthogonalité simplificateurs. Elle s'efforce de donner une base spatiale à ce qui pourrait être un habitat autogestionnaire, niant l'utilité des monuments du pouvoir, développant jusqu'au bout, dans les conditions du moment, à un pôle la différence et l'autonomie des personnalités par le droit au choix de formes individualisées de chaque logement, à l'autre pôle l'encouragement, grâce aux volumes et espaces extérieurs offrant un linéaire important pour les échanges (clarté labyrinthique de Van Eyck), aux micro-relations sociales de quartier, à la convivialité.

Il s'agit donc d'une utopie concrète acquise par la lutte, et aboutie, qui est en même temps un compromis obligé avec les secteurs économiques et bureaucratiques. Elle a prouvé sa pertinence en maintenant, vingt ans après, malgré la dégradation sociale généralisée, des qualités d'environnement et de vie évidentes, quoique naturellement différenciées d'un lieu à l'autre en fonction de la composition sociale et des inégalités d'entre-

tien par les organes bureaucratiques de gestion.

Il n'y a pas eu d'élaboration conjointe des plans avec les futurs utilisateurs pour la bonne raison que ceux-ci sont, dans le cas des HLM, inconnus au moment de la projection. Assez souvent, les gens consultés renvoient aux plans médiocres de la publicité envahissante. Au hasard des consciences des élus populaires, des consultations ont néanmoins eu lieu avec les habitants. La diversité des plans a permis un choix adapté aux personnalités. Contrairement à Sao Paulo, les chantiers ont été menés à bien de façon classique - souvent dans la tension avec l'architecte, solidement appuyé sur la maîtrise d'ouvrage - par les entreprises dans le cadre du marché et des normes étatiques.

Ces quartiers constituent un gisement d'enseignements pour l'élaboration de modèles souhaitables d'une ville réconciliée où la valeur d'usage supplanterait enfin la valeur d'échange, un chantier expérimental d'une ville qui soit une "Oeuvre", comme la souhaitait HL.

Leurs difficultés de vie actuelles tiennent à deux facteurs : l'absence d'évolution positive des conditions sociales et démocratiques, et, au contraire, leur dégradation depuis vingt ans sous l'effet du chômage. Tout se passe comme si, cette fois, l'édification, l'enveloppe, avaient été en avance sur l'évolution (ou la révolution) sociale. Second point, la construction de ces ensembles n'a jamais été assumée théoriquement par le PCF quand bien même, au nom des "cent fleurs" du comité central d'Argenteuil, il ne les a pas condamnées, préférant prudemment faire construire ses sièges par la valeur corbusienne et consacrée de Niemeyer plutôt que par ces dérangeants avant-gardistes.

Ces quartiers sont le résultat de l'ouverture et de l'ardeur révolutionnaire de tels ou tels de ses élus ou de ses cadres. Une forte opposition n'a cessé d'émaner des milieux économiques (trusts du bâtiment qui subventionnaient le fonctionnement des partis), des milieux bureaucratiques du Ministère ou des mairies, des élus et militants les plus obtus, enfin des architectes affairistes - souvent "en carte" - qui voyaient dans cette pratique hérétique de l'architecture la mort de la poule aux œufs d'or des honoraires obtenus par le respect des normes ultra simplifiées



des trois majors français du bâtiment qui ont généré leur "style" international.

La plupart de nos chantiers ont été menés à bien par des entreprises moyennes, sans supplément de prix notables ni subventions d'aucune sorte.

Comment cette expérimentation a-t-elle pu voir le jour? La base réside dans les excès même de la fabrication de l'antiville et dans sa dénonciation par HL, reprise en mai soixante huit ("métro, boulot, dodo" et "HLM blêmes"), par les livres, le cinéma, la chanson, les milieux populaires. Si assez peu de luttes urbaines spontanées se sont développées, un tissu associatif a cependant aidé ces expériences et continue de les défendre.

L'alliance, dans la mouvance du PCF, de la partie des architectes la plus agissante, la plus radicale, la mieux attentive à la quotidienneté des salariés et la plus exigeante en matière esthétique, avec les éléments les plus sensibles, les mieux radicaux et les moins bureaucratisés d'un parti marqué par l'ouvriérisme et le post stalinisme bréjnévien, joint au fait qu'ils disposaient de quelques moyens d'État, ont permis la résistance farouche au nivellement fonctionnaliste et la prise en compte d'une sociologie quotidienne et d'une esthétique qui tendait à dépasser les impasses du mouvement moderne, dans la foulée de "Team Ten".

L'acte de bâtir résulte pour nous de la confrontation dialectique de trois champs, l'économique, le démocratique, le conceptuel artistique, eux-mêmes habités chacun par des contradictions secondaires. Dans la société capitaliste étatique, le champ économique est dominant et a tendance à écraser les deux autres. Dans des nations à forte tradition architecturale comme la Hollande ou la Finlande, une certaine résistance culturelle de la société civile parvient à contenir relativement la prédation capitaliste. En France, après la montée de son urbanisme municipal progressiste dans les années soixante et dix, la gauche a, en 81, investi l'État, mais elle n'a fait qu'aggraver ses tares bureaucratiques en ouvrant dès 83 la voie à une capitulation réformiste, éclatante dès le début au sein du Ministère de l'Équipement. La particularité colbertiste française, avec son Corps des Ponts et Chaussées, alourdit le facteur conservateur et mercantile car ses ingénieurs

se retrouvent indifféremment dans l'administration et les directions d'entreprises.

L'institution architecturale a joué un rôle décisif : le post modernisme, qu'il s'inspire de Venturi, Corbusier ou Mies Van der Rohe, a justifié l'agenouillement devant les exigences réductrices des grandes affaires. Le mot d'ordre "faire avec", (entendez la prédation de l'entreprise), a été lancé dès 1981 par l'historiciste Huet ou le corbusien Chémétov, tous deux à l'époque marxisants. Quelques mandarins de gauche ont régi les revues, les crédits d'études ministériels, l'enseignement, les grands prix et étouffé la tendance renaudivienne qui n'est nulle part enseignée.

Les élus de gauche ont basculé dans la mode dominante, encouragée par Mitterrand avec ses grands chantiers dépourvus d'intérêt architectural.

La reconstruction d'une ville bienfaitrice aux hommes passe par le rééquilibrage des rapports de force entre les trois acteurs et par l'adoption par la majorité des citoyens de modèles adaptables d'utopies urbaines. La contradiction dialectique entre trois facteurs égaux est ingérable notamment en astronomie, où elle est régie par le chaos. En se prémunissant d'assimilations hâtives, en matière d'édification de la ville il est possible d'imaginer une contradiction binaire et équilibrée entre le secteur économique d'une part et, d'autre part, une alliance solide entre les champs démocratiques et culturels capable de l'équilibrer. Tel fut, dans des circonstances spécifiques, la base de notre pratique de vingt ans en Seine Saint Denis, qui s'appuya sur d'autres tendances de l'architecture avec des résultats moins significatifs, et qui fut brutalement interrompue en 1994 par un renversement du rapport de force.

En 2000, après des années de résistance de la conjuration bureaucratique et affairiste, le Ministère accepte enfin de démolir les grands ensembles où se cristallise partout le mal vivre, l'inégalité et la violence urbaine dans ce pays pourtant si riche. Mais aucune politique d'ensemble, nourrie de fine sociologie et d'esthétique exigeante, n'est même envisagée au stade expérimental par le Ministère de la Ville, pourtant créé à cet effet. Le Ministre responsable n'est porteur d'aucune idée et sa ville reste un prototype de massacre urbain par la promotion privée. Des dinosaures, auteurs de grands ensembles,



sont même chargés de "soigner" ces quartiers de la honte.

Les quartiers renaudiens sont négligés et les rares expositions qui leur sont consacrées se tiennent loin de Paris. On pousse le souci d'extermination jusqu'à faire réhabiliter, à Aubervilliers, un de ces ensembles expérimentaux après avoir évincé son auteur.

Cet acharnement témoigne de la crainte extrême des bénéficiaires de l'antiville de voir un jour remise en cause leur profonde nocivité sociale. Il témoigne aussi de la pertinence de ces expériences qui, pour durer comme contenant, attendent un contenu adéquat : le dépérissement de la valeur d'échange, le dépérissement de l'État, de sa bureaucratie et leur remplacement par une autogestion prudemment progressive. Celle-ci ne pourra en effet se substituer au précédent mode de production qu'à compter du moment où elle aurait apporté, au moins théoriquement, la preuve d'une efficacité économique supérieure à celle du capitalisme. De ce point de vue, les études théoriques sont encore à engager.

Comme au Brésil mais par des chemins différents, ce qui a eu lieu à l'état de prémisses hier peut être renouvelé demain. Il s'agit de la même société, composée des mêmes citoyens. Certes, la mondialisation capitaliste n'incite pas à l'optimisme. Des notions évidente comme la municipalisation des sois pour s'opposer à la spéculation assassine de tout projet urbain décent, semble aujourd'hui relever d'une archéologie délirante. Les aides étatiques prodiguées au pavillonnaire ruinent tout essor de quartiers d'habitat collectif bien conçus au profit des lugubres grands ensembles horizontaux. L'inclusion dans un même bâtiment de fonctions différentes, logements, activités, équipements, qui était notre problématique majeure en 1988, est aujourd'hui totalement exclue par la logique simplificatrice du milieu économique qui y voit une atteinte au profit facile. Le système constructif « poteaupoutre » est sous utilisé au profit du facile refend porteur, quand il permettrait la fabrication d'espaces différenciés, contrairement au second. L'utilisation du bois reste marginale quand il offre une légèreté sans pareille aux structures constructives. Le recours à l'économie mixte pour une maîtrise d'ouvrage urbaine débureaucratisée est peu ou prou abandonnée quand elle avait aidé

nombre d'avancées. Le Ministère consacre des sommes folles à une "recherche" introuvable quand la construction en réseau de Friedman et Emerich n'a jamais connu de véritable expérimentation alors qu'elle permettrait sans doute une sculpture urbaine dans les trois dimensions. Jusqu'à une date récente, la conception par ordinateur réduisait paradoxalement la projection aux formes de la boîte plutôt que de favoriser l'invention de volumes géométriques complexes et imaginatifs, etc. Tout se passe, au siècle de bouleversements inouïs de la technique, comme si rien ne s'était vraiment passé dans le domaine de la construction depuis deux millénaires.

Tout l'effort financier planétaire est dirigé vers la virtualisation accélérée de la société marchande aux besoins manipulés, quand un continent de savoir architectural hautement humanisé est délibérément laissé en friche, ignoré même de l'intelligentsia, a fortiori par la masse des citoyens, cependant que des milliards d'individus sont promis au purgatoire de l'urbanisation sauvage dans les prochaines décennies.

Le prolongement apporté par l'expérimentation française (mais aussi hollandaise, anglaise, finnoise, etc.) des années soixante dix à la pensée d'Henri Lefebvre sur l'espace, tient donc à la question de l'alliance avancée plus haut : quelles architectures, quelles théories prendre en considération pour faire avancer les modèles d'utopie urbaine concrets, réalistes et irréalistes? Réalistes, car ils ne doivent déroger aux coûts moyens qu'une nation donnée peut consacrer à un moment donné au logement social et à la ville - contrairement, par exemple, aux HLM d'Hundertwasser à Vienne, merveille poétique et haut lieu touristique qui ont coûté cinq fois le prix des nôtres - . Irréalistes sur les plans idéologiques et politiques, quand on perçoit l'immensité du terrain perdu par les idées sensibiles et rationnelles sous le déferlement de la pensée unique et l'état délinquant des théories urbaines de la gauche, fut-elle radicale.

Comment ne pas réfléchir par exemple au succès politique de l'écologie, justifiée par des attitudes radicales et utiles sur les OGM, la malbouffe ou la pollution atmosphérique? Ce succès n'a-t-il pas occulté l'affaiblissement des doctrines urbanistiques libératrices, no-



tamment celles de HL? N'y a-t-il pas parfois une certaine tétanie à propos du nucléaire ou de certaine faune quand on abandonne aux grandes affaires la responsabilité du cadre de vie urbain qui concerne l'essentiel de l'avenir humain? L'écologie doit concerner en priorité la ville en recommandant des modes de vie plus frugaux. Faute d'avoir assimilé les analyses théoriques de HL ou des grands architectes modernes comme Wright et les avancées des praxis révolutionnaires, part vitale du patrimoine d'intelligence planétaire, on laissera se dégrader inexorablement les conditions de vie en ville.

L'institution architecturale en France n'est pas sans rappeler la peinture de la fin du dix-neuvième siècle, quand l'académie était tenue par une centaine de pompiers dont chacun a aujourd'hui oublié le nom, cependant que les immenses talents des impressionnistes et de Cézanne, Van Gogh, Gauguin, Degas, qui allaient révolutionner l'art moderne, végétaient dans la méconnaissance du public. L'art doit être urbain ou disparaître, disait HL. Le problème est que l'architecture dépend entièrement du secteur économique pour exister. Y-a-t il une fatalité à un triomphe ultérieur d'un génie méconnu quand les mêmes forces mercantiles détiennent aujourd'hui tous les moyens planétaires d'information et les normes qui président au chaos urbain? Un artiste dépourvu de pugnacité commerciale n'a aujourd'hui aucune chance de construire.

Il ne s'agit pas de proclamer une architecture officielle. Dans des conditions allégées de pesanteur capitaliste, les styles s'ouvriraient dans des directions différentes, adaptées à la diversité des géographies, des nostalgies stylistiques ou des tempéraments individuels, probablement au travers d'oppositions violentes dans la diachronie spécifique de cette culture particulière, comme cela est toujours survenu. Mais la pertinence esthétique se mesurera aussi à la tension mise en œuvre pour identifier puis éliminer les mutilations dues à la dictature du secteur productif marchand. La qualité ne sera pas issue de cette seule tension mais en l'absence de cette tension, la qualité ne pourra se révéler que douteuse et polluée.

La ville du capital est à reconstruire de fond en comble, prédisait justement Guy Debord, en bon élève radical de HL. Ajoutons

que le chemin obligé est celui de la division du travail, au sein de laquelle la conception sensible doit oser l'utopie critique si elle veut avoir quelque chose à vendre aux citoyens. Sa survie à long terme en dépend. L'antiville peut aussi bien être édifiée par l'ingénieur. L'Olympe architectural est un archipel montagneux, avec quelques sommets repérables dans la brume, de nombreux mirages médiatiques, quelques dangereuses sirènes et une infinité de hauteurs dans les talents décroissants où il est difficile de faire circuler la barque du critique éclairé. Il faut pourtant bien prendre la mer si on veut ramener du poisson et, pour étreindre Pénélope, repérer le sommet qui indiquera la direction d'Ithaque.

Il faudrait ensuite aborder le continent démocratique et réfléchir sur la condensation nécessaire de la délégation de pouvoir. Si, après le sanglant vingtième siècle des révolutions tristement manquées et des totalitarismes sinistrement achevés, les théories de la table rase sont caduques, il n'est d'autre issue que de révolutionner de l'intérieur les structures moisies de la démocratie des partis de gauche qui ont copié le modèle bourgeois de la fusion des élus avec leurs bureaucraties, dans un sultanat renouvelable chaque six ans, grâce à la maîtrise des techniques modernes de manipulation de l'électorat. La difficulté est de tenir les deux bouts du filin, celui de l'exigence du progrès de la vie démocratique dans une transparence basiste, et celui, aussi vital, de l'excellence théorique et pratique, y compris dans le domaine sensible et artistique, avec une élite qui s'efforcera de rejoindre les intérêts populaires.

De la progression au sein des trois champs de ces deux derniers facteurs dépend le succès de la révolution patiente. De ce point de vue, la lumière semble venir aujourd'hui de Sao Paulo et de Porto Allegre, comme des ONG antimondialistes, fondée sur l'initiative des citoyens et une expertise altruiste. On peut s'étonner, après l'écho reçu par les CIAM dans la première moitié du vingtième siècle, que ne se soit pas encore créée une ONG de lutte pour une urbanisation planétaire au contenu enfin humaniste, qui résiste au déferlement mercantile et dicte au système productif des solutions architecturales durables, belles et affectueuses dont la mémoire est à leur disposition.



L'État et les classes sociales

Ethel Volfzon Kosminsky,

(Universidade Estadual Paulista-Campus de Marília-Brasil)

Margarida Maria de Andrade,

(Universidade de São Paulo-Brasil)



Dans ce petit texte nous avons essayé de résumer le travail présenté, le 14 Mai 1993, au Colloque "L'Aventure Intellectuelle d'Henri Lefebvre", organisé par le Professeur Dr. José de Souza Martins dans le Departamento de Sociologia da Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas da Universidade de São Paulo.

Nous avons eu l'intention, dans ce travail, de saisir les formulations d'Henri Lefebvre sur la relation entre l'État et les classes sociales exposées dans "De L'État"².

Comprendre cette relation suppose examiner, avec l'auteur, les transformations dans les rapports sociaux qui ont accompagné la mondialisation de l'État.

Dans le monde moderne, en même temps que les rapports d'équivalence se diffusent, des institutions s'accumulent et, à leur tour, deviennent productrices de rapports sociaux. Ainsi, se dessine ce que Lefebvre caractérise comme production politique des rapports sociaux.

À notre avis, c'est celui-ci le fondement de la contestation d'Henri Lefebvre à l'emploi, dans le marxisme dogmatisé, des concepts de bourgeoisie, petite-bourgeoisie, prolétariat. Reprenant et prolongeant la pensée de Marx à la lumière des transformations qui marquent l'avancement du capitalisme au XXème siècle et réaffirmant l'existence des classes, Henri Lefebvre révèle la fragmentation de la société, gérée par l'État, en couches, groupes, catégories fortement hié-

rarchisées. Ainsi, les notions "classiques" de "bourgeoisie" ou "grande bourgeoisie", de "petite-bourgeoisie" et de "classe ouvrière"³ ne sont plus suffisantes par elles-mêmes.

Parmi les thèses et les questions discutées par Henri Lefebvre sur la relation entre l'État et les classes sociales, nous voulons souligner celles concernant l'ascension des classes moyennes et son rôle de support de l'État; le rôle de la bureaucratie (noyau des classes moyennes); le conservatisme de la classe ouvrière (que n'exclue pas la possibilité de rebondissement du mouvement ouvrier).

Finalement, il faut relever qu'ainsi que pour Marx, la question centrale pour Henri Lefebvre continue à être celle de l'État, le dépassement de la société existante supposant la dissolution de l'État à travers l'absorption du politique dans le social par la voie de l'approfondissement de la démocratie. Supposant de "nouvelles forces sociales", indépendantes de l'État dans leur organisation, ce dépassement comporte des mouvements divers, dont, celui de la classe ouvrière. (trad. de Michèle Saes).

1 - Pour le texte complet: Andrade, Margarita M. de et Kosminsky, Ethel V., O Estado e as classes sociais. In: Martins, José de Souza, *Lefebvre e o retorno à dialética*, São Paulo, Editora Hucitec, 1996, p. 51-70.

2 - Henri Lefebvre, *De l'État*, 4 vols., Paris: Union Générale d'Éditions, col. 10-18, 1976-1978.

3 - À propos de la classe ouvrière "l'identité souvent postulée entre classe ouvrière et prolétariat doit être examinée de très près" (Lefebvre, Henri, *La survie du Capitalisme*, Paris, Anthropos, 1973, p. 128).

Ethel Volfzon Kosminsky (ethelkos@ajato.com.br)

Margarida Maria de Andrade (labur@edu.usp.br) - Membre du Programme d'Études sur Henri Lefebvre au Laboratoire de Géographie Urbaine à l'Université de São Paulo.

[Membres du Programme: Amélia Luisa Damiani (ameluisa@usp.br); Ana Fani Alessadri Carlos (anafanic@usp.br); Margarida Maria de Andrade (labur@edu.usp.br); Odette Carvalho de Lima Seabra (feseabra@ig.com.br); Jorge Hajime Oseki (jhoseki@usp.br); Silvana Maria Pintaudi (mercatus@linkway.com.br)].



TEXTES

Ci-après un texte d'Henri Lefebvre, rédigé et publié en 1989 (probablement l'un des derniers qu'il ait écrit) à propos de la ville et de l'urbain. Il est paru dans "Le Monde diplomatique" de mai de la même année, dans un dossier intitulé « Le temps des ruptures ».

HENRI LEFEBVRE**QUAND LA VILLE SE PERD DANS LA MÉTAMORPHOSE PLANÉTAIRE**

On eut l'impression, voici quelques dizaines d'années, que l'urbain en tant que somme de pratiques productives et d'expériences historiques serait porteur de valeurs nouvelles et d'une civilisation autre. Ces espoirs s'effacent en même temps que les dernières illusions de la modernité. On ne pourrait plus écrire aujourd'hui avec lyrisme et cette sorte d'extase moderniste chère à Apollinaire :

« Soirs de Paris ivres du gin
Flambant de l'électricité

Les tramways feux verts sur l'échine
Musiquent au long des portées
De rails leur folie de machines... »

La critique de la ville moderne rejoindra tôt ou tard la critique de la vie quotidienne dans le monde actuel. Cependant, le bilan rencontre immédiatement quelques paradoxes. Le premier tient à ce que, plus la ville s'étend plus les relations sociales s'y dégradent. Elle a connu une croissance extraordinaire dans la plupart des pays développés depuis la fin du siècle dernier, suscitant bien des espérances. Mais, en réalité, la vie en ville

n'a pas donné lieu à des relations sociales entièrement nouvelles.

Tout se passe comme si l'extension des anciennes villes et la constitution de nouvelles servaient d'abri et de refuge aux rapports de dépendance, de domination, d'exclusion et d'exploitation. En bref, le cadre de la quotidienneté a été quelque peu modifié ; les contenus n'en ont pas été transformés. Et l'on pourrait aller jusqu'à dire que la situation des citoyens s'est aggravée en rapport, d'un côté, avec l'extension des formes urbaines et, d'un autre côté, avec l'éclatement des formes traditionnelles du travail productif. L'un va avec l'autre. L'apparition de nouvelles technologies aboutit simultanément à une autre organisation de la production et à une autre organisation de l'espace urbain qui réagissent l'une sur l'autre et s'aggravent réciproquement plus qu'elles ne s'améliorent.

Il y eut une époque où le centre des villes était actif et productif, donc populaire. De plus, la cité existait surtout par son centre. La dislocation de cette forme urbaine a commencé vers la fin du dernier siècle, aboutissant à la déportation de tout ce que la population comptait d'actif et de productif, vers des banlieues de plus en plus lointaines. On peut en incriminer la classe dominante ; mais il faut ajouter qu'elle a seulement utilisé avec habileté une tendance de l'urbain et une exigence des rapports de production. Était-il possible de maintenir des usines et des industries polluantes au sein des villes ?

Cependant le profit politique pour les dominants est clair : embourgeoisement des centres-villes, remplacement de cette centralité productive par un centre de décision et de services. Le centre urbain ne devient pas seulement un lieu de consommation, il prend en lui-même une valeur de consommation. Exportés ou plutôt déportés dans les banlieues, les producteurs reviennent en touristes vers le centre dont ils ont été dépossédés, expropriés. On voit aujourd'hui les populations périphériques réinvestir les centres urbains comme lieux de loisirs, de temps vide et inoccupé. Le phénomène urbain s'en trouve profondément modifié. Le centre historique a disparu comme tel. Il ne reste que, d'une part, les centres de décision et de pouvoir, et, de l'autre, des espaces factices et artificiels. Il est vrai que la ville persiste, mais dans un aspect muséifié et spectaculaire.



L'urbain conçu et vécu comme pratique sociale est en voie de détérioration et peut-être de disparition.

Il s'y produit une dialectisation spécifique des rapports sociaux, et c'est un second paradoxe : centres et périphéries se supposent et s'opposent. Ce phénomène, qui a des racines lointaines et des précédents historiques célèbres, s'accroît, de nos jours, à tel point qu'il s'étend à la planète entière, par exemple dans les rapports Nord-Sud. D'où une question cruciale et qui déborde celle de l'urbain. S'agit-il de formes nouvelles qui surgissent ainsi dans le monde entier et qui s'imposent à la ville ? Ou bien s'agit-il, au contraire, d'un modèle urbain qui s'étendrait peu à peu à l'échelle mondiale ? Selon une troisième hypothèse, on assisterait aujourd'hui à des mutations, au cours d'une période transitoire, pendant laquelle l'urbain et le mondial se recourent l'un l'autre et se perturbent réciproquement.

Poursuivons le bilan critique. Vers la fin du siècle dernier, la connaissance scientifique commença à s'occuper de la ville. La sociologie urbaine, comme discipline scientifique, s'inaugura en Allemagne, entre autres, avec Max Weber. Or cette science de la ville n'a pas tenu ses promesses. Elle a suscité ce qu'on appelle aujourd'hui « l'urbanisme », qui se résume en consignes très contraignantes pour la création architecturale et en informations très vagues pour les autorités et pour les gestionnaires. Malgré quelques efforts méritoires, l'urbanisme n'a pas accédé au statut d'une pensée de la ville. Et même, il s'est peu à peu rétréci jusqu'à devenir une sorte de catéchisme pour technocrates.

Comment et pourquoi tant de recherches et de mises en perspective n'ont-elles pas abouti à la réalisation d'une cité vivante et vivable ? Il est facile d'incriminer le capitalisme et le critère de rentabilité et de contrôle social. Cette réponse semble d'autant plus insuffisante que le monde socialiste connaît les mêmes difficultés et les mêmes échecs en la matière. Dès lors, ne faut-il pas interroger et mettre en question le mode de pensée occidental ? Après tant de siècles, chez nous la pensée dépend encore de ses origines terriennes. Elle n'est pas encore devenue complètement citadine et n'a su produire qu'une conception étroitement instrumentaliste de l'urbain. Cette conception règne depuis les

Grecs et a fondé leur pensée. Pour eux, la cité est un instrument d'organisation politique et militaire. Elle devint au Moyen Age un cadre religieux pour accéder par la suite au statut d'instrument de reproduction de la force de travail, avec l'arrivée de la bourgeoisie industrielle. Seuls, jusqu'ici, les poètes ont compris la ville en tant que la demeure de l'Homme. C'est ainsi que peut s'expliquer un fait étonnant : le monde socialiste ne prend que lentement et tardivement conscience de l'immensité des questions urbaines ainsi que de leur caractère déterminant pour construire une société nouvelle. Ce qui constitue un autre paradoxe.

Cependant, de graves menaces pèsent sur la ville en général et sur chaque ville en particulier. Ces menaces s'aggravent de jour en jour. Les villes tombent sous la double dépendance de la technocratie et de la bureaucratie, en un mot des institutions. Or l'institutionnel est l'ennemi de la vie urbaine, dont il fige le devenir. Les villes nouvelles ne portent que trop visiblement les marques de la technocratie, marques indélébiles qui montrent l'impuissance de toutes les tentatives d'animation, que ce soit par l'innovation architecturale, par l'information, par l'animation culturelle ou la vie associative. Les municipalités, comme chacun peut le constater, s'organisent sur le modèle étatique; elles reproduisent en petit les habitudes de gestion et de domination de la haute bureaucratie d'État. Les citoyens voient s'y amenuiser leurs droits théoriques de citoyen et la possibilité de les exercer pleinement. On parle beaucoup de décision et des pouvoirs de décision, alors que, en fait, ces pouvoirs restent aux mains des autorités. On parle encore plus de l'information et des techniques informationnelles à l'échelle municipale. Le câblage, par exemple, s'il donne un droit nouveau à consommer de l'information, ne donne aucun droit à en produire. Sinon sous la forme dérisoire de cette supercherie de la communication que l'on nomme « interactivité ». Le consommateur de l'information n'en produit pas, et le citoyen reste séparé du producteur. Une fois de plus, on a changé les formes de la communication en milieu urbain mais non pas les contenus.

Autre menace : la planétarisation de l'urbain. Il s'étendra à l'espace entier au cours du prochain millénaire si rien ne vient



contrôler ce mouvement. Cette extension mondiale ne va pas sans un grand risque d'homogénéisation de l'espace et de disparition des diversités. Or l'homogénéisation s'accompagne d'une fragmentation. L'espace se divise en parcelles qui s'achètent et se vendent. Leur prix dépend d'une hiérarchie. C'est ainsi que l'espace social, tout en s'homogénéisant, se fragmente en espaces de travail, de loisirs, de production matérielle, de services divers. Au cours de cette différenciation, autre paradoxe : les classes sociales se hiérarchisent en s'inscrivant dans l'espace, et cela de façon croissante, et non pas, comme on le prétend si souvent, de façon déperissant. Bientôt, il ne restera plus à la surface de la Terre que des îles de production agricole et des déserts de béton. D'où l'importance des questions écologiques : il est exact d'affirmer que le cadre de vie et la qualité de l'environnement passent au rang des urgences et de la problématique politique. Dès qu'on accepte une telle analyse, les perspectives et l'action se modifient en profondeur. Il faut restituer la place éminente de formes bien connues mais quelque peu négligées, telles que la vie associative ou l'autogestion, qui prennent un autre contenu dès lors qu'elles s'appliquent à l'urbain. La question est alors de savoir si le mouvement social et politique peut se formuler et se réarticuler sur des problèmes ponctuels mais cependant concrets concernant toutes les dimensions de la vie quotidienne.

Au premier abord, la quotidienneté semble très simple. Elle est fortement marquée par le répétitif. Celui qui l'analyse en découvre bientôt la complexité et les multiples dimensions : physiologiques, biologiques, psychiques, morales, sociales, esthétiques, sexuelles, etc. Aucune de ces dimensions n'est fixée une fois pour toutes, et chacune d'elles peut faire l'objet de multiples revendications, cela dans la mesure où la vie quotidienne constitue le lieu le plus traversé par les contradictions de la pratique sociale. Ces contradictions elles-mêmes se découvrent peu à peu. Par exemple, entre le jeu et le sérieux, mais aussi entre l'usage et l'échange, le mercantile et le gratuit, le local et le mondial, etc. Dans la ville, notamment, le jeu et le sérieux tous deux présents sont opposés et mêlés; habiter, aller dans la rue,

communiquer et parler, c'est à la fois sérieux et ludique.

Le citoyen et le citoyen ont été dissociés. Être citoyen, cela voulait dire séjourner longuement sur un territoire. Or, dans la ville moderne, le citoyen est en mouvement perpétuel; il y circule; s'il se fixe, bientôt il se déprend du lieu ou cherche à s'en déprendre. De plus, dans la grande ville moderne, les rapports sociaux tendent à devenir internationaux. Non seulement en raison des phénomènes migratoires mais aussi, et surtout, en raison de la multiplicité des moyens techniques de communications, sans parler de la mondialisation du savoir. À partir de telles données, n'est-il pas nécessaire de reformuler les cadres de la citoyenneté ? Le citoyen et le citoyen doivent se rencontrer sans pour autant se confondre. Le droit à la ville n'implique rien de moins qu'une conception révolutionnaire de la citoyenneté.

la somme et le reste

Sommaire du No 1

ACTUALITÉS - PUBLICATIONS

- N. Guterman, H. Lefebvre : Comment devient-on électeur du Front national ? Comprendre 2
- Programme d'études sur Henri Lefebvre au L.A.B.U.R. (Brésil) 6
- Arnaud Spire : Henri Lefebvre, le retour 8

COLLOQUES (St-Denis - Paris VIII - juin 2001)

- Rémi Hess : Vue panoramique sur la vie et l'œuvre d'Henri Lefebvre 11
- Lucien Bonnafé : La tête de la passion 17
- Laurent Devisme : Lire Henri Lefebvre 19

TEXTES

- Henri Lefebvre : A propos du centenaire de la mort de Marx (1984) 20

COURRIER - DÉBATS

- A. Ajzenberg : Comment naît un Manifeste? 27

Sommaire du No 2

ACTUALITÉS - PUBLICATIONS

- Jean-Paul Monferran : La révolte et le crime. 2
- Lucien Bonnafé : Diviser pour régner ? 3

COLLOQUES (St-Denis - Paris VIII - juin 2001)

- José de Souza Martins : Les temporalités de l'histoire dans la dialectique de Lefebvre. 6
- Eulina Pacheto Lutfi : Lefebvre et les fondements théoriques des représentations. 13
- Ana Cristina Arantes Nasser : Travail, famille et loisir (relation et représentation dans la vie des exclus sociaux). 18

TEXTES

- Henri Lefebvre : Justice et vérité 22
- Alain Anselin : Nous sommes tous des Haïtiens. 26

COURRIER - DÉBATS

- Sébastien Raoul : Lettre 29

